

Pour que (sur)vive le cinéma *La beauté du geste*

Robert Daudelin

Numéro 130, décembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2006). Compte rendu de [Pour que (sur)vive le cinéma : *La beauté du geste*]. *24 images*, (130), 57–58.

Pour que (sur)vive le cinéma

par Robert Daudelin

LA BEAUTÉ DU GESTE

Le film de Jeanne Crépeau a été tourné principalement à l'automne 2002. Je quittais alors la Cinémathèque québécoise après y avoir littéralement vécu durant trente ans. *La beauté du geste* a donc pour moi des airs de film de famille et, après quatre ans, chaque nouveau visionnage attise toujours une certaine nostalgie bien compréhensible. Pourtant ce bref recul de quatre ans a déjà changé le caractère et la portée du film ; une certaine qualité anthropologique y apparaît soudainement.

Dans ce film qui baigne dans le cinéma, la matérialité du cinéma est partout présente : pellicule qu'on évalue au toucher, amorce qui se détache du film, émulsion qui se détache de sa base, film qui rétrécit, perforations éclatées, etc. Sans parler de toute cette artillerie lourde qui semble habiter la Cinémathèque : rembobineuses, synchroniseuses, table de montage à plateaux multiples, bobines et noyaux (même en bois!), lourds projecteurs 35 mm qu'on charge comme un canon... Et même les bruits : pellicule qui claque quand une collure lâche, rembobineuse qui freine, moteur qui accélère! Et Michel Brault d'en rajouter en nous faisant entendre le son de la Caméflex de Coutant et de l'Arriflex avec laquelle il a filmé *Pour la suite du monde*.

Alors que les récents développements technologiques tirent le cinéma vers l'abstraction électronique (caméras numériques, montage sur Avid) et que même les archives du film sont assaillies par le « dragon numérique », comme aiment le dire les archivistes asiatiques, *La beauté du geste* célèbre le cinéma mécanique, parent ludique du chemin de fer et de la chaîne de montage dont la beauté futuriste était chantée par le cinéma soviétique classique.

Alors qu'on nous parle de téléchargement et de salles alimentées par satellite, Jeanne Crépeau filme le voyage des bobines entre les entrepôts de conservation de Boucherville et la salle de projection de Montréal, comme van der Keuken filmait les bobines 35 mm sur le vélo qui les transportait d'un village du Kerala à

un autre. Alors que la mode est à la miniaturisation, on y côtoie de lourdes bobines 35 mm qui ont besoin de température et d'humidité relative stables et qui ne quittent leur habitat que dans le confort d'un caisson de décompression. Comme le dit Michel Brault à la fin du film, sans nostalgie, mais avec un sourire teinté de résignation, le XX^e siècle aura été celui du cinéma : on passe maintenant à autre chose et c'est le rôle des cinémathèques de garder vivante la mémoire de cet art unique qui a dominé cent ans de l'histoire des hommes.

Les gestes du travail

L'archiviste français Éric LeRoy, faisant la recension de *La beauté du geste*¹, notait avec insistance que le film, loin d'enfiler « les lieux communs, les clichés journalistiques », est « original



Stéphanie Côté, technicienne au catalogage, collection films, à la Cinémathèque québécoise : image tirée de *La beauté du geste* de Jeanne Crépeau.

dans la mise en scène », se promenant avec une grande liberté entre « le documentaire industriel » et « le film de création ». Voilà bien le mérite premier du film de Jeanne Crépeau : être

un film, le geste d'une cinéaste, à l'évidence amoureuse d'un lieu, curieuse autant que respectueuse du travail qu'on y accomplit et désireuse de montrer le mieux possible la beauté des gestes qui y sont accomplis quotidiennement. Jamais la cinéaste ne se contente d'enregistrer ces gestes : elle les met en scène, leur restituant leur poids propre. L'ouverture a des allures de film de science-fiction : la salle Claude-Jutra en attente de ses spectateurs est hantée par la voix des cinéastes qui y sont venus présenter leurs films ; le cycliste indien fait route avec le coursier de la Cinémathèque ; et les chanteuses de gorge pleurent à *Nanook*.

Ce film, au-delà de toutes les questions pertinentes qu'il pose en creux (parfois explicitement) sur l'avenir du cinéma et des cinémathèques, est d'abord un film sur le travail si particulier de ceux et celles qui font vivre une cinémathèque. Car une cinémathèque – et la Cinémathèque québécoise, je me permets d'insister, est exemplaire de cet état de fait –, c'est d'abord un regroupement de professionnels qui consacrent leur savoir et leur amour du cinéma (ils ont des films préférés, nous rappelle-t-on au passage) à sauver celui-ci de la destruction et de l'oubli. Chacun dans sa spécialité (la pellicule, les photos, les affiches, les documents d'archives) apporte sa contribution à l'édification d'une mémoire vivante, souvent anarchique, toujours riche et mystérieuse.

Tous ces gestes, même celui on ne peut plus banal d'interroger au clavier un ordinateur, sont filmés avec amour et curiosité. À l'évidence Jeanne Crépeau avait une assez bonne idée de ce qui se tramait derrière les murs de la Cinémathèque ; elle avait beaucoup fréquenté ses projections ; elle y avait lancé certains de ses films ; elle y avait de vieux amis ; elle avait même siégé au conseil d'administration ! Heureuse l'institution qui peut compter sur un regard aussi engagé pour dire ce qu'elle est et ce qu'elle fait. (Il ne faut pas oublier que l'autre œil à la caméra de *La beauté du geste* est celui de Jacques Leduc, cinéaste qui connaît la Cinémathèque depuis qu'elle existe et qui, lui aussi, est très sensible à la nécessité et à l'urgence de conserver et de rendre accessible le cinéma, le nôtre, comme celui qu'on a aimé et qui a nourri notre imaginaire.)

La Cinémathèque, les cinémathèques, le cinéma...

Projeté par des appareils lourds dont le mécanisme a souvent été comparé à celui d'une machine à coudre, le film est désormais tiré sur un support polyester qu'on prétend inusable et incassable (tel que démontré dans *L'assassin jouait du trombone*) ; pourtant son existence est plus fragile que celle de la plupart des autres productions artistiques : *The Magnificent Ambersons*, pas plus que *L'avventura*, *Le goût de la cerise* (désolé, monsieur Sauvé!) ou *Le chat dans le sac* ne peut survivre à une panne de courant...² Cette fragilité est inhérente à toute œuvre de cinéma et tout cinéaste (en commençant par Stanley Kubrick) sait qu'idéalement il devrait vérifier lui-même chaque copie qu'on tire de son film et aller en surveiller la projection !

L'importance qu'accorde *La beauté du geste* à la projection publique des œuvres n'est absolument pas fortuite. Les projections publiques d'une cinémathèque demeurent son lien principal et privilégié avec les citoyens – comme le rappelle pertinemment la cinéaste en ouverture du film, en citant son expérience personnelle. Or, plus que jamais, en plus de sauvegarder les films dans leur forme originelle, les cinémathèques ont pour mission parallèle de sauvegarder le spectacle cinématographique. À l'heure où les salles commerciales nous imposent une architecture douteuse (sièges en gradins, écrans incurvés) au service exclusif des *blockbusters* ; à l'heure de la cinéphilie en DVD et de l'imminence du téléchargement ; à l'heure où des festivals dits « de cinéma » (et même, me souffle-t-on, certaines cinémathèques...) projettent des films sur support DVD, les cinémathèques risquent très bientôt d'être les seuls lieux où le spectacle cinématographique existera avec toutes ses caractéristiques historiques.

Lourde responsabilité pour ceux et celles qui ont la charge de diriger les cinémathèques ! Entrées depuis une décennie dans une période-clé de leur histoire, les cinémathèques, plus que jamais, doivent réaffirmer leur engagement vis-à-vis de leur mission originelle³. L'éventuelle disparition de la pellicule évoquée à la fin du film de Jeanne Crépeau n'est peut-être pas aussi imminente qu'on pouvait le croire il y a quelques années ; par contre, la proposition de Paolo Cherchi Usai, également citée à la fin du film, selon laquelle les œuvres de cinéma conservées dans les cinémathèques devraient désormais bénéficier des mêmes soins et commander les mêmes exigences que les tableaux ou les sculptures des musées de beaux-arts, est une autre façon, un peu provocatrice, de relancer le débat à un moment où d'aucuns voudraient n'en faire qu'un débat administratif. Jamais les cinémathèques, pas plus que les musées, ne pourront survivre grâce à une approche strictement gestionnaire, aussi « éclairée » puisse-t-elle être.

Invité par Jeanne Crépeau à prendre la parole, Freddy Buache, ancien directeur de la Cinémathèque suisse, cite son ami Jean-Luc Godard pour nous rappeler que « la culture, c'est la règle ; l'art, c'est l'exception » et inciter les cinémathèques à consacrer leurs ressources et leurs énergies à l'art du cinéma. Voilà un programme vaste ! Et exigeant. Mais c'est aussi un programme ouvert, qui permet toutes les initiatives et toutes les audaces et qui, porté par des archivistes éclairés et engagés, permettra aux cinémathèques de traverser cette période difficile, mais combien stimulante, de leur histoire. *La beauté du geste* dit tout cela, sans préchi-précha, souvent avec humour, toujours avec passion. 

1. Dans *Journal of Film Preservation*, n° 67, FIAF éditeur, Bruxelles, juin 2004.
2. La situation opposée est tout aussi vraie. Ainsi en fut-il du sort que subit *Playtime* de Jacques Tati assassiné par quelques douzaines d'automobilistes québécois, clients d'un ciné-parc qui, à l'été 1971, inondèrent l'écran de la lumière de leurs phares pour protester contre un film qu'ils ne voulaient pas voir...
3. À ce propos, on relira avec profit l'entretien avec l'archiviste portugais José Manuel Costa, publié dans le n° 125 de *24 images* (déc. 2005-janv. 2006).

Québec, 2004. Ré. : Jeanne Crépeau. Ph. : Jacques Leduc, Jeanne Crépeau, Serge Giguère. Mont. : Vincent Guignard, Jeanne Crépeau. Son : Claude Beaugrand, Francine Poirier, Marie-France Delagrave, Richard Lavoie. Prod. : Box Film. 97 minutes. Couleur.